

la meilleure des bouillies, quand elle est bien cuite sur un bon feu de bois.

—Pourquoi pas sur un feu de charbon ?

Faraude leva les épaules.

—Le charbon est une drôle de chose, puisque sa fumée peut faire mourir, dit-elle, et pour les malades et les enfants, j'aime mieux le feu de bois dont la fumée fait pleurer le monde, mais ne cause pas d'autre dommage.

—Faraude est une grande hygiéniste, dit le docteur en s'adressant à son hôte, et elle s'est tirée à son honneur d'une épreuve bien difficile.

—Aussi, lui en sommes-nous bien reconnaissants, répondit M. Labureau, et c'est à peine si nous lui avons dit merci encore. C'est affreux, n'est-ce pas ? Dites-moi, ma bonne Faraude, n'avez-vous jamais désiré une montre ?

—Si, monsieur ; j'ai pensé bien souvent que cette petite mécanique me serait commode ; mais à quoi bon désirer une chose qu'on ne peut pas se donner ?

—Eh bien ! je vous donne celle-ci en souvenir de ma fille.

Et il plaça sur la table, devant Faraude, une montre d'argent avec sa chaîne.

—Seigneur, mon Dieu ! Monsieur, c'est un trop beau cadeau, s'écria Faraude en reculant.

—Mais non, mais non.

Et il ajouta :

—Cela c'est le cadeau de ma mère et de ma grand-mère, voici le mien et celui de mon père.

Et il aligna quinze pièces d'or en trois petites piles.

—Ah ! ça, non, monsieur, s'écria Faraude, je prendrai bien la montre puisque c'est un effet de votre bonté de me la donner ; mais pour l'argent, je n'en veux point, je ne l'ai pas gagné et ce serait une avarice dont je m'accuserais à confesse.

Les trois hommes se regardèrent.

—Vous ne l'avez pas gagné ! s'écria à son tour le jeune père ; vous n'avez donc pas veillé ma fille pendant deux mois ?

—Oh ! monsieur, elle a joliment dormi après les premiers huit jours, grâce au bon air ; je ne me levais guère que trois fois par nuit.

—Et vous ne l'avez pas promenée dans vos bras pour lui épargner les secousses de la voiture et de la marche ?

—Mais si, monsieur ; mais ça n'était dur que les dernières semaines. Avant elle ne pesait pas plus qu'un oiseau.

—Faraude, si vous ne prenez pas ces trois cents francs, je vais y ajouter de nouvelles pièces, dit M. Alfred en portant sa main à son gousset.

Cette menace produisit son effet. Faraude raffa ce qui était sur la table, remercia les larmes aux yeux et s'éclipsa.

—Je croyais ce type disparu, murmura le médecin, c'est à ne pas croire ses oreilles. Car ce désintéressement est vrai jusqu'à la corde. Allez donc chercher cette délicatesse, cette honnêteté chez nos domestiques civilisés. On dirait vraiment que pas un vice n'a effleuré cette créature, née pourtant dans la pauvreté. Mon Dieu ! messieurs, je ne reculerais pas devant un aveu ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis forcé de reconnaître que le catholicisme a du bon et reste l'inspirateur des fortes vertus. Ah ! il y a des moments où je regrette amèrement de voir le peuple s'abreuver aux sources des doctrines matérialistes.

—C'est un grand malheur, en effet, murmura M. Labureau, et nos enfants pourront bien en souffrir.

—Ils en souffriront, nous en souffrirons nous-mêmes ; mais à quoi bon troubler nos joies ? Restons-en à Faraude et à Thérèse.

—Ne craignez pas de tenir compte des conseils de cette simple fille pour les soins à donner à votre petite fille. Elle est dans le vrai quant à l'alimentation et au reste. Demeurez à Versailles le plus longtemps possible, c'est tout ce qui me reste à vous conseiller.

—Le froid seul nous en chassera, dit le grand-père, nous sommes décidés à ne regagner notre appartement de la rue St-Honoré qu'en novembre.

—Et vous aurez parfaitement raison, dit le médecin, heureux ceux qui peuvent se retremper en ce bon air embaumé !

Et, se levant, il ajouta :

—Et maintenant, allons rejoindre ces dames.

CHAPITRE XIX

Faraude se trouvait riche avec cette avance de

trois cents francs et ses beaux gages ; Faraude était ravie d'entendre le tic-tac de la montre glissée dans son corsage, et cependant quelque chose manquait au bonheur de Faraude. Elle ne voyait plus Thérèse qu'à la dérochée, on lui enlevait systématiquement jusqu'à la présence de Thérèse.

Or, voilà ce qu'elle aurait préféré aux trois cents francs et même à la montre. Elle aurait voulu qu'il lui fût permis d'embrasser une fois par jour la petite fille qu'elle avait arrachée à ses mortelles langueurs.

Mais les deux grand-mères ne l'entendaient point ainsi.

Cela leur eût été bien égal que Faraude aimât Thérèse ; mais elles ne pouvaient admettre que Thérèse aimât Faraude. Or, cela était. La petite fille se réveillait avec le nom de sa bonne Faraude sur les lèvres, elle boudait le soir en se couchant lorsqu'elle ne l'avait pas assez vue de la journée.

D'abord, tout naïvement, elle s'échappait vers la cuisine pour la voir, elle l'appelait à grands cris dans le jardin. Plus tard elle avait souffert sans le comprendre du malaise éprouvé par ses grand-mères ; elle en était arrivée à lutter d'adresse avec elles et à déjouer toutes les précautions prises. Elle avait avec Faraude de petits mots d'ordre, une télégraphie spéciale, et il n'était pas de jour où elles ne s'aperçussent au moins de loin.

—Pourquoi donc, bonne maman et maman Gâteau, m'empêchez-vous de voir ma bonne Faraude ? disait-elle sans cesse à Marceline qui obéissait à contre-cœur à la consigne qu'elle avait reçue d'éloigner le plus possible l'enfant de la cuisinière ; j'irais bien vite lui dire bonjour et je reviendrais tout de suite.

—Les petites demoiselles ne vont pas à la cuisine, répondit Marceline en soupirant.

—Eh bien ! qu'elle vienne comme autrefois m'apporter ma bouillie et mon bol de lait.

—Les cuisinières ne vont pas dans les salles à manger quand rien ne les y oblige.

—Oh ! que c'est ennuyeux ! oh ! que c'est ennuyeux ! Marceline. Je m'amusais bien avec elle, elle me racontait de si jolies histoires de son pays.

—Marceline, demandez à grand-mère et à maman Gâteau de prendre une autre cuisinière et de me donner Faraude pour mes promenades.

—Allons, soyez raisonnable Thérèse, répondit Marceline, vous n'avez que Faraude à la bouche. Si vous en parliez moins, vous la verriez plus souvent peut-être.

—Pourquoi ; mais pourquoi ?

Naturellement, la petite fille n'y comprenait rien et recommençait de plus belle à parler de Faraude, ce qui déplaisait de plus en plus aux deux grand-mères, auxquelles il semblait que cette grossière paysanne avait dérobé la tendresse de leur petite fille.

A la campagne cela alla tant bien que mal. Une des fenêtres de la cuisine de Faraude donnait sur une cour sablée où Thérèse faisait courir son cerceau ; dans la maison il n'y avait qu'un escalier, et elles ne manquaient jamais de s'y rencontrer ; mais l'automne était venu, et aux premiers jours de novembre la famille se transporta rue St-Honoré.

Là, Thérèse et Faraude furent aisément et complètement séparées. La cuisine avait un escalier de service et se trouvait à un étage différent ; Faraude en aurait été réduite à demander des nouvelles de la petite fille comme si elle avait habité à vingt lieues de là, si elle n'avait eu recours à M. Alfred qui lui parlait toujours avec une grande bonté et qui n'aprouvait pas les sévérités des grand-mères.

Malheureusement, il dut s'absenter, et quinze longs jours passèrent sans que la fidèle servante eut seulement aperçu le visage de la petite fille. Les ordres les plus formels avaient été donnés à Marceline, et elle les avait exécutés bien à contre-cœur.

Thérèse, promenade, amusée par ses grand-mères, ne prononçait plus guère le nom de Faraude, mais elle y pensait.

Un jour, Faraude, passant un peu par mégarde dans le vestibule, se rencontra nez à nez avec le trio, Thérèse jeta un cri de joie.

—Oh ! ma bonne Faraude, s'écria-t-elle, en se précipitant dans ses bras.

Faraude appuya avec respect sa joue hâlée contre la joue satinée de l'enfant, et retourna toute heureuse dans sa cuisine sans se douter de l'orage qui allait éclater sur sa tête.

Bientôt elle vit arriver Marceline qui lui dit avec une précipitation qui n'était pas dans ses habitudes.

—Qu'avez-vous fait, Faraude ? qu'avez-vous fait ?

—Rien de mal, j'espère.

—Mais pourquoi êtes-vous allée dans le vestibule ?

—Voilà-t-il un beau péché. J'avais lavé le parapluie de monsieur et je suis allée le remettre à sa place.

—Il fallait le donner au valet de chambre.

—J'en aurais été bien marrie, puisque grâce à lui j'ai vu notre petite Thérèse qui a si belle mine.

—Mais Faraude c'est justement cela qui a fâché ces dames.

—Quoi ! demanda Faraude avec emportement.

—N'avez-vous pas embrassé Thérèse ?

—Eh bien ! après, est-ce que j'ai de la gale à la figure ?

—Mais puisque ces dames n'aiment pas ces familiarités.

—Ah ! laissez-moi tranquille avec toutes vos grimaces, s'écria Faraude, je n'ai jamais vu de monde comme cela.

Dans mon pays, quand on a nourri ou soigné un enfant, fut-il le fils d'un marquis, on a le droit de le voir et de l'embrasser. Voilà bien de l'embarras pour rien du tout. Est-ce que cette pauvre petite Thérèse n'a pas passé des semaines sur mes genoux ? Est-ce que ce n'est pas son droit à cette petite de venir me crier : Bonjour, Faraude ?

—Mais puisque cela ne plaît point à ces dames. Vous ne remarquez pas que leur idée est d'élever leur petite fille de manière à ce qu'elle ne recherche que leur compagnie. Il ne vient jamais d'enfants ici, vous n'avez donc pas remarqué cela.

—J'ai fait plus de remarques que vous ne croyez, et si mon cœur n'avait été si attaché à cette enfant et aussi à vous, il y a longtemps que j'aurais quitté la place. Pensez donc, ne plus jamais voir Thérèse et ne pas oser seulement la regarder !

—Il le faudra bien pourtant, ma bonne Faraude.

—J'aime mieux m'en aller.

—Vous avez le choix, ces dames ne vous congédient pas précisément, mais elles m'ont chargée de vous dire que si vous ne restez pas uniquement occupée de ce qui vous regarde, elles auront le chagrin de se séparer de vous.

—Dites qu'elles profitent de ce que monsieur n'est pas là pour me donner mon congé, madame Marceline, ce sera plus franc.

—Ma bonne Faraude, c'est un peu cela, dit Marceline en baissant la voix, et je crois qu'il faudra en arriver là un jour où l'autre à cause de Thérèse.

—Seigneur, la jalousie est-elle une diablesse corne et méchante ! sanglota Faraude.

—R noncez à chercher à voir Thérèse, Faraude, ne parlez plus d'elle, de sa maladie aux domestiques et vous resterez.

—J'aime mieux m'en aller, j'aime mieux m'en aller.

—Réfléchissez.

—Je vous dis que j'aime mieux m'en aller.

—C'est votre dernier mot ?

—Oui.

—C'est bien, je vais porter votre réponse à ces dames.

Et elle ajouta à l'oreille de Faraude :

—Ma pauvre fille, je vous laisse faire, car il aurait toujours fallu en arriver là, et maintenant on vous en saura gré.

—Ce m'est bien égal, répondit Faraude avec accablement.

Son mois finissait à la fin de la semaine, elle attendait sans faire aucune démarche.

La chose avait inspiré cependant, car un soir elle fut arrêtée dans la rue par une marchande de légumes qui habitait en face et qui lui proposa d'entrer chez le principal locataire de sa maison, dont la femme avait avantageusement remarqué Faraude. C'étaient, disait-elles, des gens riches et généreux.

—De là je verrai quelquefois Thérèse, pensa Faraude, je peux toujours bien essayer.

En conséquence, le samedi soir elle fit porter son paquet chez M. Rubettini, changeur, et elle attendit la visite de ces dames qui se firent remplacer par Marceline.

On ne jugeait pas à propos de lui faire prendre congé de Thérèse, qui était toujours très impressionnable ; mais plus tard, quand elle serait ailleurs, elle pourrait revenir et serait toujours la bienvenue.

A cet adieu é ait joint une somme d'argent supérieure à celle qui lui était due, mais que Marceline eut beaucoup de peine à lui faire accepter.

—Ceci n'aura qu'un temps, Faraude, dit Marceline, après l'avoir cordialement embrassée ; ces dames